



ÊTRE UN PEU PLUS IDIOT ?

Le constat est effarant : nous ne choisissons pratiquement jamais le rythme de nos activités ; il est prédéterminé par les exigences de synchronisation de la société et de productivité du travail.

De l'école au boulot, s'imposent le moment, la durée et le nombre des pauses pipi, récré, café, cigarette, le moment et la durée du repas de midi ou des congés. Sont définis le nombre d'appels à traiter sur une heure, de marchandises à encoder, à vendre, à ranger, le nombre de kilomètres à avaler, le nombre de patients à voir et de dossiers à traiter.

Se questionner sur les rythmes et sur les effets joyeux ou tristes qu'ils produisent sur nous, c'est peut-être le début du rythme retrouvé, le début d'une « idiotie » libératrice...

Rythmes & blouses¹

Comme autant de variantes du métronome, la pointeuse de l'usine, la sonnerie de l'école ou le signalement sonore des mails qui tombent dans la boîte de réception martèlent un tempo auquel nous devons nous soumettre. Les machines rythment notre temps de travail, celui où l'on est tenu de chasser le temps mort ou de le rendre utile, de transformer tout moment de respiration en moment de production, de bannir les déplacements non productifs au motif que « *la marche à pied n'est pas une activité rémunératrice* »². Spontanément, le travail apparaît comme le lieu par excellence où nous acceptons de déléguer le pouvoir que nous aurions sur notre rythme propre. Pour la plupart d'entre nous, la marge de variation du rythme de travail est étroite et nous nous conformons au rythme imposé par les machines, par la hiérarchie ou par le client. Le métronome, imposant de l'extérieur un rythme commun, est un vieil instrument du pouvoir. Suivre un rythme défini de l'extérieur est un asservissement que l'on mesure peut-être de mieux en mieux.

1 La première partie de cette réflexion a été publiée dans *Imagine demain le monde*, n° 106 – novembre-décembre 2014, p. 82-83, sous l'intitulé « Rythme & Blouses ». La deuxième partie, a été publiée dans *Imagine*, n° 107 – janvier-février 2015, p. 80-81, sous l'intitulé « Pourquoi ne pas être un peu plus idiot ? ».

2 Propos prêtés à Henry Ford, industriel américain (1863 -1947), à qui l'on doit notamment l'invention du fordisme, une « amélioration » du travail à la chaîne, par la chasse aux temps morts et aux déplacements non rentables.

Le temps libre : capital rare

Une fois les tâches obligatoires effectuées, nous disposons de plus ou moins de « temps libre » où l'on peut enfin, durant les quelques heures d'éveil qui nous restent, vivre selon notre propre rythme. Ces petits moments chéris seraient ceux de l'épanouissement personnel, contrepartie vitale aux dangers de l'aliénation qui nous menacent dans notre vie professionnelle. Se multiplient ainsi les invitations à « s'occuper de soi » et à valoriser dans les loisirs ce capital d'autant plus précieux qu'il est rare : le temps libre.

Qu'il est donc tentant d'opposer le rythme tyrannique et cadencé provenant du dehors à notre rythme propre, celui qui nous offre l'opportunité de nous dégager de l'exigence de répondre en temps réel, de jouir du temps de la réflexion, de l'attente, de l'ennui, de la digestion, du désir intime et fluctuant, à l'inverse des moyens de communication qui nous imposent de répondre tout de suite au risque de mal répondre. Et pourtant, il est probable que ce rythme « à nous » soit lui aussi contaminé par le rapport au temps qu'imprime au plus profond de nous-mêmes le travail.

Un exemple ? Les voyages organisés, qui rentabilisent entièrement le temps de loisir, symbolisent parfaitement le retour dans les vacances du rythme cadencé du travail et de l'aliénation qu'il implique. Contrairement au sens du mot, les vacances ne sont alors pas l'occasion d'adopter un rythme singulier d'activités, une cassure dans la cadence de votre vie professionnelle. Le temps de loisir reste un objet gagné par le travail et, au même titre que tous les objets que celui-ci permet de s'approprier, il devient aliénant.

Le temps non rentabilisé : un capital qui dort

Se départir d'un rythme imposé, intégré jusque dans nos corps³, est-il possible ? C'est d'autant plus difficile que les nouvelles formes d'organisation du travail ont induit un nouveau rapport au rythme : la cadence du travail ne s'impose plus depuis le haut vers le bas de la hiérarchie mais il s'agit, pour les *managers* inspirés par le toyotisme⁴, de faire en sorte que le travailleur lui-même s'efforce d'augmenter son efficacité. Le temps et l'espace non rentabilisés, c'est un capital qui dort.

Les nouvelles formes d'organisation du travail, couplées aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, ont introduit leurs mots d'ordre

3 Il n'y a qu'à voir ces premiers jours de vacances où l'on se réveille bien malgré nous à l'heure où l'on doit se lever les jours de travail.

4 « Théorie organisationnelle du *process* de travail, reposant sur le principe que l'ouvrier (pudiquement nommé opérateur) doit être laissé le plus libre possible de se tuer à la tâche de sa propre initiative, plutôt que de le forcer. » (Stéphane Legrand, *Dictionnaire du pire*, Paris, Ed. Inculte, 2010).

jusque dans les recoins les plus intimes de notre vie psychique : flexibilité, autonomie, adaptabilité et réactivité. Ces nouvelles méthodes de management n'agissent plus directement sur les actes mais sur la construction psychique des travailleurs, pour que d'eux-mêmes, ils adaptent leur rythme aux contraintes de rentabilité et d'efficacité. Les cadences ne sont plus conçues comme étant imposées de l'extérieur, elles sont vécues comme auto-déterminées. Le rythme externe ne l'est plus directement, nous nous l'imposons à nous-mêmes, croyant poser une succession de gestes libres⁵.

Un peu comme des moines ?

En Occident, les moines ont institutionnalisé dès le IV^e siècle une façon de vivre rythmée parfois au quart d'heure près. Le terme « règle » renvoie à cet idéal d'une vie minutée où chaque activité, du lever au coucher, est prescrite tant dans sa durée et le moment où elle doit être posée que dans les formes de son exécution. C'est ainsi qu'il est précisé par exemple qu'on ne doit pas se lever du pied gauche.

L'enjeu de cette vie collective rythmée par les règles monastiques est de former un corset moral autour du moine. Avoir quelqu'un « en permanence sur le dos » (St Benoît) et une occupation prédéfinie pour occuper chaque minute constitue une indispensable éducation à la patience, élimant et éliminant les mouvements d'humeurs, l'imprévisibilité et la variabilité du désir. Cette vie communautaire et réglée au détail près, jusqu'à dans le sommeil, a dominé en Occident. Nos moines ont opté généralement pour une vie d'obéissance, considérant le vivre ensemble selon des rythmes collectifs comme un vecteur de subordination puissant et donc de morale.

Ils n'ont pas si mal vu. Songez donc aux liens qui existent entre rythme et pouvoir. Prenez une scène banale : par la fenêtre, vous voyez une mère marcher en tenant son enfant par la main ; elle est assez pressée et va infatigablement à son propre rythme de sorte que le petit garçon est obligé de courir pour se maintenir à sa hauteur. Cette image montre ce que peut avoir de banalement violent le fait de se voir imposer un rythme qui n'est pas le sien. Notre vie de famille ne nous impose-t-elle pas constamment de suivre le rythme d'un autre, dans une violence quotidienne, bénédictine ?

Par contrecoup sûrement, les invitations à « s'occuper enfin de soi-même », c'est-à-dire à trouver son rythme propre, se multiplient. Cette idée qu'il est indispensable de trouver son rythme propre renvoie à l'appellation un peu barbare d'« idiorrythmie ». Appartenant au vocabulaire religieux, ce mot désigne

5 Lire « Le travail sous contrôle », dans la rubrique la Philosophie s'invite... chez les Parasites.

une autre organisation monacale, largement minorisée et radicalement critiquée en Occident. Il renvoie au mode de vie de moines orientaux vivant au Mont Athos, soit tout à fait seuls (l'ermite), soit en petits groupes de deux ou trois (l'anachorète). Ermites et anachorètes peuvent solliciter les conseils d'un abbé mais sont parfaitement libres de ne pas les suivre et de quitter son entourage, s'ils en sont mécontents. Cette institution monastique orientale combine l'indépendance de l'individu et l'appartenance au groupe. Elle définit une manière de vivre valorisant la liberté et encourageant chacun à trouver ses rythmes de vie propres par rupture avec la vie en société. C'est à ce titre qu'elle a été violemment combattue en Occident.

Vivre en idiot : un fantasme libérateur ?

Ce concept d'idiorrythmie provient de deux mots grecs : *idios* et *rhuthmos*. Chacun de ces termes porte en lui un regard sur l'existence qui est très peu le nôtre. Le *rhuthmos* est utilisé, à l'origine, par des penseurs atomistes comme Leucippe ou Démocrite. Il désigne la façon qu'ont les atomes de fluer dans des configurations sans fixité ni nécessité naturelles, à l'image du mouvement d'un voile ou d'une chevelure. Le *rhuthmos* renvoie aussi aux formes subtiles qui émaillent la vie : les humeurs passagères, les passages dépressifs ou exaltés. Bref, le contraire même d'une cadence cassante, implacable de régularité, que nous entendons ordinairement dans le « rythme ». Les moines vivant à leur *rythmos* propre cherchaient ces mouvements souples de la pensée et des humeurs, en dehors de tout programme de vie.

Le terme *Idios* renvoie quant à lui à la particularité d'un être ou d'une chose. Un idiot se démarque des autres par sa singularité et son originalité⁶. Il agit de sa propre initiative, vit en fonction des règles qu'il s'est lui-même prescrites. Cette autonomie et cette authenticité reposent sur une étrangeté aux règles de la vie en société. Le roman *L'Idiot* de Dostoïevski met symptomatiquement en scène le prince Mychkine qui rencontre des problèmes relationnels : « Ce qui est vrai, c'est que je n'aime pas la société des adultes (...) ; je n'aime pas cette société parce que je ne sais comment m'y comporter⁷. » Son idiotie vient du décalage entre sa sensibilité, son comportement, ses emportements et les pratiques admises, codifiées : il agit à contre-temps et fait part de ses sentiments quand la convenance recommanderait de se taire.

L'idiot est celui qui paye sa résistance à la codification de toute vie en société d'un qualificatif devenu infamant. C'est la figure d'une résistance non politique, qui ne dénonce rien, mais certifie pour elle-même la plénitude d'une existence singulière ne

6 C. Rosset : « *Idiotès*, idiot, signifie simple, particulier, unique. Toute chose, toute personne sont ainsi idiotes dès lors qu'elles existent en elles-mêmes, c'est-à-dire sont incapables d'apparaître autrement que là où elles sont et telles qu'elles sont » (*Le réel. Traité de l'idiotie*, Paris, Minuit, 1977, p. 42.)

7 F. Dostoïevski, *L'Idiot*, Paris, Gallimard, « Folio », 1953, tome 1, p. 129.



5/5

renonçant pas à défendre et à vivre ses propres valeurs de sincérité, d'humilité, quitte à endosser ce qualificatif d'*idiot* par impossibilité de mentir en jouant le jeu social. L'idiot est la figure de celui qui vit selon son propre *rythmos*.

Alors... tentés par l'aventure de l'idiotie ?